

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

SOMMAIRE

Septembre 2025 n°374

2 ÉDITORIAL

Oser la résistance spirituelle !



4 PHILOSOPHIE

Montesquieu, philosophe de la modération et de l'équilibre

8 SCIENCES HUMAINES

Symbolisme de l'île



10 PHILOSOPHIE

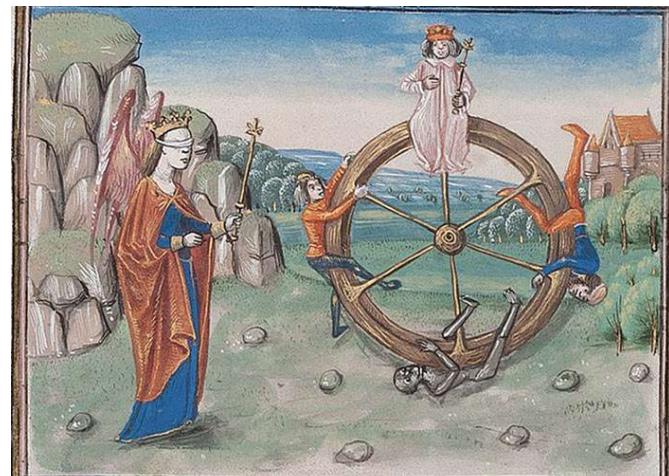
Ulysse et la responsabilité

12 SCIENCES

L'enseignement du Bouddha sur la taille des atomes

15 PHILOSOPHIE

Boèce et la consolation de la philosophie dans des temps mouvementés



19 PRATIQUES PHILOSOPHIQUES

19 Éviter les prises de bec



Oser la résistance spirituelle !

Thierry ADDA
Président de Nouvelle Acropole France

Nous vivons un temps où les fondations mêmes de ce qui a permis notre culture commune semblent se fissurer. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 48 % des jeunes Européens considèrent que la démocratie dans leur pays est menacée, démocratie qui d'ailleurs ne fait plus guère l'unanimité, car près de la moitié d'entre eux doutent qu'elle soit le meilleur des régimes (1). Un sur cinq va même jusqu'à se déclarer prêt à accepter un gouvernement autoritaire dans certaines circonstances. Défaïtisme, impuissance, désillusion, anxiété... La liste n'est pas exhaustive, le manque de perspective et de confiance dans le futur s'installe, au profit de l'anxiété et la solastalgie (émotions négatives et douleurs psychiques face à la dégradation d'un environnement auquel nous sommes attachés) (2).

Comme nous le voyons chaque jour, par perte d'ancrage intérieur, peu à peu la résignation s'installe, puis finalement la violence, faute de convictions, d'arguments et de chemin possible. Pour autant, une autre voie est possible !

Résister est fondamental, cela en vaut la peine, il y va de l'état de notre monde, mais aussi de notre possibilité de vivre une vie ayant du sens. Comme le rappelle Cyril Dion dans son *Petit manuel de résistance contemporaine* (3) :

« Résister, c'est refuser de céder à la résignation. C'est croire que l'on peut encore influer sur le cours des choses. » Alban Vistel, peu connu aujourd'hui, ne disait pas autre

chose en 1952. Syndicaliste à la CGT, impliqué dans le Front Populaire, résistant de la première heure, il employait pour évoquer la Résistance le terme étonnant de « résistance spirituelle » (4). Il parlait d'une morale si haute que, portée au niveau de l'esprit, elle en devenait principe central et moteur d'action, combat de l'âme contre toute forme d'abdication intérieure. C'est bien de ce choix fait dans un acte de volonté consciente et de ce « refus victorieux de tout déterminisme historique... de toute fatalité d'anéantissement...» dont nous avons tant besoin aujourd'hui.

Dans cette rentrée 2025, il est impressionnant de mesurer à quel point, les termes employés il y a plus de 70 ans, résonnent douloureusement avec notre actualité. Oui, il est plus qu'indispensable de faire émerger en nous « un dynamisme, un douloureux effort d'approfondissement, une volonté de conquête de l'avenir », si nous voulons vraiment changer de direction, ne plus aller dans le mur et nous redonner une possibilité de futur. Oui, la résistance spirituelle n'est pas, comme il en témoigne avec force, une simple posture morale, mais bien un volontariat concret, engagé dans l'affirmation de valeurs essentielles, un dynamisme qui puise dans la conscience, et trouve sa force dans la fraternité qui naît du partage de l'épreuve.

C'est précisément là que se joue aujourd'hui ce combat qui laisse tant d'entre nous dans le désarroi.

Car il n'est pas seulement réflexion politique ou écologique, mais bel et bien action dans une clé philosophique et spirituelle. Une action qui pour être humble n'en est pas moins efficace. Comme le dit si justement la sagesse chinoise « Mieux vaut allumer une bougie que maudire l'obscurité ».

Alors, à une époque où l'usage de la violence devient chaque jour plus banal, assumons ce constat et passons à l'action, car comme nous le rappelle Jorge A. Livraga, le fondateur de Nouvelle Acropole dans le monde, la violence n'est jamais la solution. La seule solution est d'agir concrètement au travers du volontariat, de former des hommes et des femmes, porteurs de valeurs, animés par l'altruisme et le service envers autrui.

Oui, agissons, car notre époque a soif de dignité et faim d'idéal, comme le rappelle Michel Onfray : « Rien ni personne ne peut empêcher cette relation qu'il y a entre notre idéal et notre réalité... rien ne saurait justifier qu'on fasse fi d'un idéal à réaliser » (5). Sans idéal, nous nous disloquons intérieurement en détruisant notre monde.

Quand il devient impossible de reculer, ne reste plus en nous que notre conviction, disait Paul Ricoeur : « L'intolérable me transforme de fuyard ou de spectateur désintéressé en homme de conviction » (6).

L'histoire de la philosophie n'est au fond que l'expression de cette soif d'idéal à travers les âges. Une longue chaîne de résistances de l'esprit dans laquelle il devient urgent que nous ayons le courage de prendre notre place. Socrate buvant la ciguë plutôt que de trahir sa conscience. Épictète, esclave, affirmant que la vraie liberté réside dans l'âme. Spinoza, excommunié, continuant d'écrire sur la joie et la liberté. Et plus proche de nous, Simone Weil, mêlant lutte sociale et quête mystique. Tous ont témoigné par leur vie que la résistance spirituelle n'est pas une crispation contre le monde, mais un élan vers plus grand que soi.

Comme le disait si bien Hélie de Saint Marc (7) : « Si un jour on ne comprend plus comment un homme a pu donner sa vie pour quelque chose qui le dépasse, ce sera fini de tout un monde, peut-être de toute une civilisation. »

Alors osons nos convictions, même si elles font un pied de nez au matérialisme et au nihilisme ambiant, et nourrissons notre vie intérieure, ce trésor invisible qui nous relie à nous-mêmes, aux autres et au monde. Ainsi seulement, nous pourrons sortir de l'isolement et vivre la fraternité, non comme un slogan, mais comme un lien concret avec autrui, une possibilité de rompre l'isolement en agissant ensemble pour le monde.

Aujourd'hui, comme hier, répondre à la désagrégation du monde par l'élan des âmes, au désespoir par la conviction, à la solitude par la fraternité n'est pas seulement une option, c'est la condition de notre dignité. ■

(1) Lire l'article de Sidonie Rahola-Boyer, *Les jeunes Européens perdent foi en la démocratie, d'après un sondage*, paru dans le Figaro du 04/07/2025. Ce sondage a été demandé par la fondation Tui, qui finance des projets dédiés à la jeunesse en Europe. L'institut de sondage britannique YouGov s'est chargé d'interroger de jeunes Européens, âgés de 16 à 23 ans, entre avril et mai 2025, sur leur état d'esprit

(2) <https://greenly.earth/blog/actualites-ecologie/tout-comprendre-sur-la-solastalgie>

(3) Paru aux éditions Actes Sud en 2018

(4) Alban Vistel, *Fondements spirituels de la Résistance*, Éditions Esprit, 1952

(5) Extrait de l'Interview de Michel Onfray réalisé par Joseph Le Corre dans l'hebdo *Le Point* du 05/07/2025

(6) Paul Ricoeur, Préface à l'ouvrage d'Emmanuel Mounier : *Écrits sur le personnalisme*, Éditions du Seuil, Collection Points, 2000, page 12

(7) Hélie Denoix de Saint Marc, officier, de l'armée française, résistant, déporté, combattant d'Indochine et d'Algérie et écrivain français (1922-2013). Il a écrit *Les Sentinelles du soir*, publié aux éditions Arènes en 1999

© Nouvelle Acropole

Montesquieu, philosophe de la modération et de l'équilibre

Nataliya PETLEVYCH

Nouvelle Acropole Royaume-Uni



« Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve ; je me croirais le plus heureux des mortels. »

Montesquieu, *L'Esprit des Lois*

Le siècle des Lumières a été un creuset d'idées et d'innovations intellectuelles, et l'une de ses voix les plus influentes a été celle de Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu. Noble de naissance, juriste de formation et philosophe par vocation, Montesquieu a aidé à façonner les principes fondamentaux de la pensée politique moderne.

Né en 1689 au château de la Brède, dans la région verdoyante et viticole de Bordeaux, il poursuivit des études de droit à l'université de Bordeaux, puis à Paris, jetant ainsi les fondations intellectuelles d'une carrière qui associerait le droit, la gouvernance et la philosophie.

À seulement vingt-sept ans, Montesquieu hérita de deux baronnies, se maria et s'installa dans une vie qui mêlait charges publiques, recherche intellectuelle et la gestion foncière. Il assuma son rôle de président héréditaire de la cour de justice régionale (Parlement) de Bordeaux, où, pendant plus de dix ans, il présida sa chambre criminelle — instruisant les affaires, surveillant les prisons et administrant les peines. Dans le même temps, il se consacra à ses responsabilités de propriétaire terrien.

Parallèlement à ces engagements, il cultiva un profond intérêt pour les sciences naturelles — en particulier la géologie, la biologie et la physique — en participant activement à l'Académie de Bordeaux nouvellement créée.

Montesquieu s'immergea dans tous les aspects de ses responsabilités et de son environnement. Dans une lettre à un ami parisien, il remarqua avec une ironie attachante : « J'entends les gens ne parler que de vignes, de temps difficiles et de procès, et heureusement je suis assez fou pour apprécier tout cela, c'est-à-dire de m'y intéresser » (1).

La critique de la société française

Cependant, sa vie prit bientôt un nouveau tournant après qu'il eut acquis une reconnaissance littéraire grâce à ses *Lettres Persanes* (1721), publiées anonymement.

Cette satire pleine d'esprit critiqua habilement la société française, la religion et l'absolutisme politique à travers les perspectives fictives de voyageurs persans. Il y dévoila subtilement les préjugés humains et les sottises du corps social, en montrant comment le point de vue d'un étranger peut révéler la nature arbitraire ou absurde de coutumes considérées comme allant de soi par les initiés, soulignant ainsi le besoin d'une conscience critique de soi-même au sein des structures sociales et politiques.

Les horizons intellectuels de Montesquieu s'élargirent considérablement lors de son Grand Tour d'Europe entre 1728 et 1731, un voyage qu'il entreprit à la quarantaine — ce qui était inhabituel à une époque où de tels voyages étaient généralement réservés aux jeunes aristocrates qui terminaient leurs études.

Ses visites en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Autriche, en Hollande et surtout en Angleterre lui fournirent une riche toile de fond comparative pour évaluer les divers systèmes politiques et juridiques. En Angleterre, il fut particulièrement frappé par l'émergence de la monarchie constitutionnelle et son système naissant d'équilibre des pouvoirs, qui deviendra plus tard un élément central de sa théorie de la séparation des pouvoirs et de sa vision de la liberté politique.

L'*Esprit des Lois*

De retour en France, Montesquieu regagna son domaine de La Brède et commença à travailler sur ce qui deviendra son chef-d'œuvre philosophique, *L'Esprit des Lois* (1748). L'ouvrage est le fruit d'un travail d'érudition inlassable, qui s'étend sur près de deux décennies de lecture, de prise de notes, de rédaction et de réécriture.

Montesquieu s'est lui-même immergé dans la littérature de voyage, les textes classiques, les traités juridiques et les récits historiques. Il testa ses théories dans la correspondance et la discussion avec d'autres penseurs dans les

salons parisiens. *L'Esprit des Lois* cite environ 300 ouvrages à travers plus de 3 000 références.

« Je peux dire que j'y ai travaillé toute ma vie... Mais je vous jure que ce livre a failli me tuer ; je m'en vais me reposer maintenant », avoue-t-il après son achèvement.

Dès sa publication, le livre suscita un intérêt immédiat et largement répandu.

Célébré pour sa profondeur et sa perspicacité, il est à la fois salué par les penseurs des Lumières et condamné par l'Église catholique, qui l'inscrit à l'Index des livres interdits en 1751.

L'Esprit des Lois est une mosaïque complexe d'analyses des lois humaines et des institutions sociales à travers l'histoire. Montesquieu s'est attaqué aux questions suivantes : pourquoi les lois sont-elles si différentes d'un pays à l'autre ? Pourquoi certains gouvernements préservent-ils la liberté tandis que d'autres sombrent dans la tyrannie ? Et quelle serait la manière de concevoir des lois et une gouvernance qui fonctionneraient réellement ? (2).

Il reconnaît que, contrairement aux lois physiques instituées et maintenues par Dieu, les lois positives sont créées par des êtres humains faillibles qui sont « sujets... à l'ignorance et à l'erreur ».

Néanmoins, en étudiant divers facteurs tels que la géographie et le climat, l'économie et le commerce, la religion et la tradition, la nature du gouvernement et « l'esprit général » d'un peuple — ses coutumes, sa culture et son mode de vie —, on peut comprendre les lois et savoir comment éviter les réformes inutiles et mettre en œuvre les améliorations nécessaires. Il définit les lois comme des « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » (3) et rejette les solutions toutes faites.

L'analyse des systèmes politiques

Au cœur de la pensée politique de Montesquieu se trouve la catégorisation des gouvernements en trois types principaux : républicain, monarchique et despote.

Chaque type fonctionne selon des principes fondamentaux distincts : la vertu dans les républiques, qui peuvent être démocratiques ou aristocratiques, l'honneur dans les monarchies et la peur dans les despotismes. Il soutenait que la vertu politique, dans une république, exige des citoyens qu'ils donnent la priorité au bien commun, définissant la vertu comme « l'amour de la patrie ». Les monarchies, guidées par l'honneur, dépendent de corps intermédiaires pour modérer l'autorité royale ; tandis que les despotismes reposent exclusivement sur la peur, en l'absence de contraintes institutionnelles sur le pouvoir. Sa compréhension nuancée de la manière dont les gouvernements prospèrent ou se désintègrent nous offre des intuitions profondes qui sont encore valables aujourd'hui. Son idée de la liberté se limitait à la règle de droit et ne signifiait en aucun cas une volonté illimitée. Il écrivit : « Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut ; mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut [...] La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir. » (4)

Explorant l'idée de liberté, qui est si essentielle au développement prospère de la société, il constata que « la liberté politique ne se trouve que dans les gouvernements modérés » (5) et, à la recherche de la meilleure façon de la garantir dans un État, il élabora la doctrine de la séparation des pouvoirs, qui devint sa contribution la plus importante à la philosophie politique. Montesquieu a proclamé le célèbre énoncé suivant : « par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir » (6), préconisant des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire distincts.

Lorsque ces pouvoirs sont réunis entre les mêmes mains, il en résulte une tyrannie. Mais lorsque chacun d'eux est détenu par une

instance distincte, chacune ayant la capacité de restreindre les autres, alors la liberté devient possible. Cette idée a profondément influencé les structures constitutionnelles des démocraties libérales modernes, notamment la Constitution des États-Unis.

Tyrannie ou modération ?

Pour le philosophe, la modération est le véritable objectif des systèmes politiques, sans quoi un danger de despotisme apparaît. « Le bien politique, comme le bien moral, se trouve toujours entre deux limites » (7). La modération est atteinte par le système de séparation des pouvoirs et de contre-pouvoirs, qui est enraciné soit dans la vertu politique, soit dans l'honneur, et qui est mise en pratique par des institutions bien développées et soutenue par l'éducation.

Ce qui sépare les gouvernements modérés des gouvernements despotes, ce n'est pas seulement leur structure, mais aussi la nature des relations qu'ils entretiennent entre les citoyens. Dans les despotismes, les individus sont atomisés, coupés les uns des autres et gouvernés uniquement par la volonté imprévisible d'un dirigeant. La peur devient le lien universel, remplaçant les liens civiques ou moraux. En revanche, dans les gouvernements modérés, les lois agissent comme une structure solide qui permettent aux citoyens de se relier les uns aux autres par le biais de normes, de coutumes et d'institutions partagées.

L'autre contribution importante de Montesquieu est son point de vue sur le commerce.

Il écrivit : « Le commerce guérit des préjugés destructeurs » (8), soulignant que le commerce encourage la tolérance en liant les nations par des bénéfices partagés, en contraste frappant avec la conquête — qui en enrichit quelques-uns par la force, mais en déstabilise beaucoup d'autres. Pour Montesquieu, le commerce constituait une voie vers la modération, la coopération et une stabilité durable.

Dans l'esprit des Lumières, Montesquieu a également défendu la tolérance religieuse, remarquant que la coercition en matière de foi conduit au fanatisme et à la tyrannie.

Il soutenait que les lois devraient s'adapter aux religions présentes dans une société, mais qu'elles devraient rester indépendantes dans leur fonction.

Montesquieu a bâti un pont philosophique entre les préoccupations philosophiques classiques en matière de justice et de vertu et l'impératif moderne d'une conception institutionnelle de la politique. Il a proposé une vision lucide de la liberté fondée sur la modération, le pluralisme, la connaissance et le réalisme empirique. En cette époque de polarisation idéologique, d'érosion de la confiance civique et d'effritement de l'harmonie sociale, sa voix nous incite à penser que la liberté s'épanouit dans la culture d'un pouvoir équilibré, de lois réfléchies et de vertu politique. ■

À lire :

- Anne M.Cohler, Basia Carolyn Miller and Harold Samuel Stone, *Montesquieu, The Spirit of the Laws*. Cambridge University Press, 1989

- Peter V. Conroy, Jr., *Montesquieu Revisited*. Twayne Publishers, 1992
 - Celine Spector, *Montesquieu, Charles Louis de Secondat, Baron de La Brède et de Montesquieu*, Encyclopedia of the Philosophy of Law and Social Philosophy, eds. Mortimer Sellers, Stephan Kirste. Springer, 2023.
 - Hilary Bok, *Baron de Montesquieu, Charles-Louis de Secondat*, The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Winter 2018 Éditions), Edward N. Zalta (ed.), <https://plato.stanford.edu/archives/win2018/entries/montesquieu/>
- (1) Anne M. Cohler, *Montesquieu, the Spirit of the Laws*, Introduction, Cambridge University Press, 1969
(2) *Ibidem*
(3) *L'esprit des Lois*, I, 1
(4) *Ibidem*, XI, 3
(5) *Ibidem*, XI, 4
(6) *Ibidem*, XI, 4
(7) *Ibidem*, XXIX, 1
(8) *Ibidem*, XX, 1

Article traduit de la revue de Nouvelle Acropole Royaume-Uni par Florent Couturier-Briois

© Nouvelle Acropole



Symbolisme de l'île

C'est Le symbolisme de l'île est complexe et comporte des significations différentes dans les anciennes civilisations comme en psychanalyse ou encore dans l'interprétation des rêves.

Selon C.G. Jung, l'île est le refuge contre l'assaut menaçant de la mer de l'inconscient. Il suit en cela la doctrine hindoue car, selon Heinrich Zimmer, l'île est conçue comme le point de force métaphysique dans lequel se condensent les forces de « l'immense logique » de l'océan.

En Inde, on parle d'une « île essentielle », ronde et dorée, dont les rives sont faites de joyaux pulvérisés, ce pourquoi on lui donne le nom d'« île aux joyaux ». À l'intérieur, poussent des arbres abondants et parfumés qui entourent un palais avec un trône central, sur lequel est assise la Grande Mère.

Selon A.H. Krappe, cette île des bienheureux était le paradis des morts et symbolise aussi le centre du monde.

Dans un sens général, l'île est un symbole d'isolement, de solitude et de mort, et la plus grande partie des divinités des îles ont un caractère funéraire, comme c'est le cas de Calypso, dans l'Odyssée d'Homère. Une île où l'on ne peut accéder qu'au terme d'une longue navigation — Ulysse mit dix ans pour revenir à Ithaque — où d'un vol, elle symbolise le centre spirituel par excellence.

La Syrie primitive dont parle Homère, dont la racine coïncide avec l'appellation sanscrite du Soleil (Sûryâ) était l'île centrale ou polaire du monde. Elle est identifiée avec la Thulé hyperboréenne, dont le nom, Tula, subsiste chez les Toltèques. Thulé est l'île blanche et son nom (Svetadvipa) se retrouve dans les mythes vishnouïtes de l'Inde.

L'île blanche est la demeure des bienheureux, comme l'île verte celtique dont on retrouve le nom dans celui de l'Irlande.

Du fait de leurs particularités géographiques, les îles évoquent aussi des lieux paradisiaques séparés du reste du monde ; on n'y parvient pas facilement, cela exige un périlleux voyage, plein d'aventures hasardeuses, y compris parfois une initiation. Celui qui arrive à une île accède à un lieu pur, neuf et sûr. Cette idée était très présente à l'esprit des découvreurs de l'Amérique qui, en arrivant, crurent avoir trouvé un « nouveau monde » ; ils pensèrent être arrivés à l'île des bienheureux, un lieu utopique et jusqu'alors inconnu.

Selon certains textes médiévaux tardifs, le Saint-Graal — Délos la coupe dans laquelle Joseph d'Arimathie recueillit les dernières gouttes du sang du Christ crucifié — se trouvait dans une île mystérieuse et inconnue, que les chevaliers de la Table Ronde devaient aller chercher mais cette île symbolique restait inaccessible et même invisible pour qui n'était pas pur. Les alchimistes se réfèrent à cette île comme au lieu secret où est réalisée le Grand Œuvre, comme l'écrit le philosophe et alchimiste d'Hooghvorst. « Au milieu de la mer des philosophes se trouve une île désolée qui reste en attente de fécondation, également appelée création, que les amoureux de la sagesse appellent de leurs désirs » et il la met en relation symbolique avec l'île de Délos où, selon la mythologie grecque, Léto donna le jour aux jumeaux divins, Artémis et Apollon.

Selon ce qu'affirme la philosophe et ésotériste Helena Blavatsky, « la tradition raconte et les annales du livre de Dzyan expliquent que, là où ne se trouvent plus que des lacs salés et des déserts nus et désolés — le désert de Gobi — existait une vaste mer intérieure qui s'étendait sur l'Asie centrale, dans laquelle se trouvait une île unique d'une incomparable beauté », copie de celle qui, dans le ciel, est le centre de la roue zodiacale. ■

À lire :

Jean CHEVALIER et Alain GEERBRANT,
Dictionnaire des symboles, Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres, Éditions Robert Laffont, 1997

Traduit de l'espagnol par Marie-Françoise Touret

Article élaboré d'après le texte du site
<https://biblioteca.org> et écrit par Marie-Agnès Lambert

© Stock.Adobe.com N° 197639245

© Nouvelle Acropole



Ulysse et la responsabilité

Carlos ADELANTADO

Président de l'organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

On m'a interrogé sur la responsabilité. Cela m'a rappelé le long voyage d'Ulysse pour retourner dans sa patrie. Je suis convaincu que, parmi les multiples clés d'interprétation possibles de ce récit homérique, l'une d'elles est la responsabilité.

Soucieux de remplir ses obligations, Ulysse partit pour la guerre de Troie. Et il n'y alla pas seul. Les hommes de sa petite île l'accompagnèrent et, après dix ans de combats, ils embarquèrent ensemble pour retourner dans leur patrie.

Homère nous raconte les aventures extraordinaires qu'ils vécurent, les dangers qu'ils surmontèrent, les peines et les joies que tous partagèrent. À travers les grandes vicissitudes qui les frappèrent, le grand sens des responsabilités qu'Ulysse ressent envers ses compagnons ressort toujours.

L'engagement d'Ulysse vis-à-vis des siens

Dans l'un des épisodes, nous savons qu'il demande même à être attaché au mât du navire, désireux d'entendre le chant des Sirènes sans céder à la tentation de leur succomber. C'est un moment crucial de l'Odyssée.

Ulysse s'accroche au mât du navire, l'axe qui unit le ciel et la terre, et c'est une façon de déclarer qu'il est prêt à rester à son poste malgré toutes les forces de séparation qui les menacent. C'est un engagement envers le sort de ses camarades et le sien.

Mais il est également essentiel, pour s'acquitter de sa responsabilité, de ramener ses hommes chez eux, qu'il puisse entendre ce que les autres n'entendent pas. Le chant des sirènes lui apporte un savoir refusé aux vivants, car tous ceux qui ont entendu ce son ont dû le payer de leur vie. Il n'en va pas de même pour Ulysse. Grâce à son intelligence, il parvient à s'approprier des connaissances « interdites », cachées aux humains, et son trésor de sagesse puissante s'accroît en quantité et, surtout, en qualité.

Il peut et il sait désormais discerner, distinguer le réel de l'irréel, il connaît les forces de l'illusion qui détournent les humains de leur chemin, et il les a vaincues.

Il suit la direction tracée par son destin et atteint Ithaque. Mais il arrive seul. Seul ?

Les compagnons de route, une partie de soi-même

Dans son livre, *Chemin vers la victoire* (1), Delia Steinberg Guzman enseigne que les compagnons qui se joignent au héros dans son cheminement évolutif deviennent, au fil du temps, ses vertus, les forces qui l'habitent et qui se transforment en une partie de lui-même.

Il y a quelque chose de très mystérieux dans tout ce processus. Est-il vrai que tous les êtres humains qui partagent et ont partagé une partie de notre vie, dans le meilleur comme dans le pire, font partie de nous ?

Quoi qu'il en soit, nous devons tous les remercier d'avoir croisé notre chemin, car rien ne serait pareil sans eux.

La grande responsabilité individuelle de chaque être humain est d'essayer de retourner chez lui, auprès des siens, et de s'efforcer de comprendre ces mots dans une clé métaphysique, avec une conscience atemporelle.

La responsabilité collective est de s'aider les uns les autres sur le long chemin de la vie, sans s'attacher aux pauvres égoïsmes et sans faire la sourde oreille aux chants désespérés de ceux qui ont besoin de nous. ■

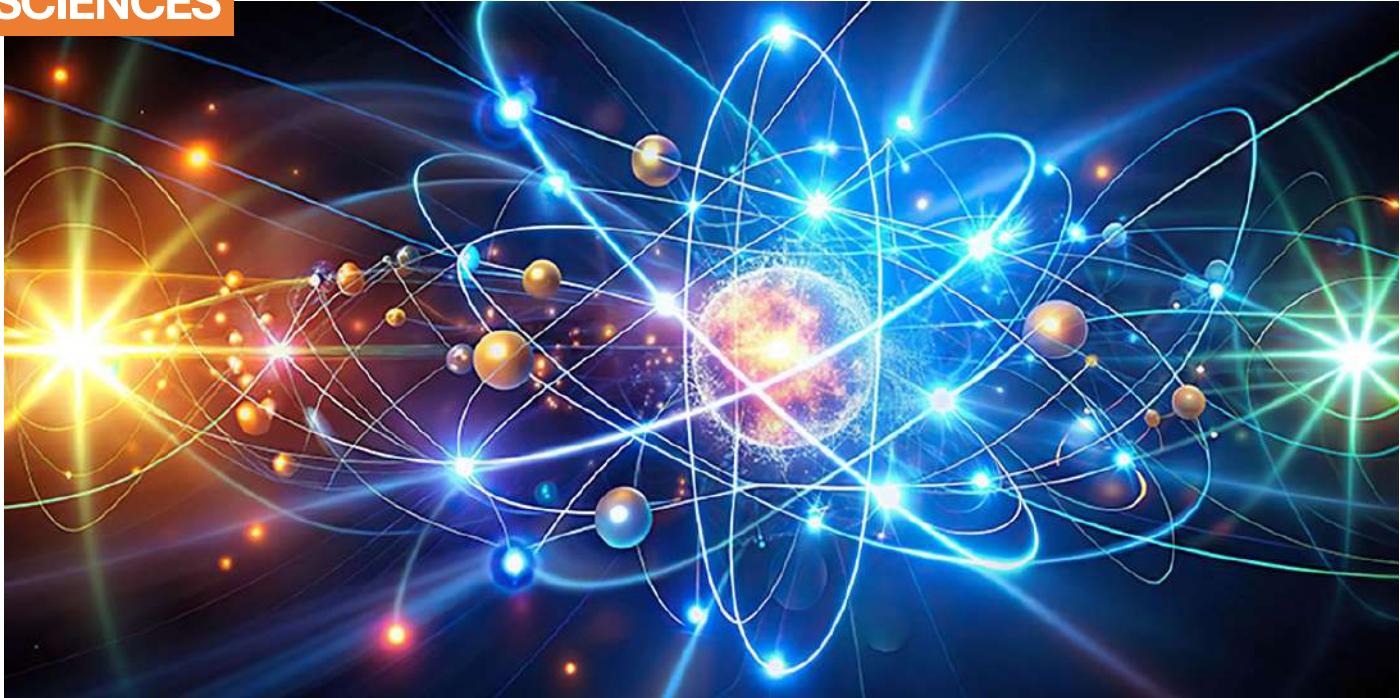
La responsabilité incombe à chacun.

(1) Paru en 2017 aux Éditions Acropolis

Traduit par Michèle Morize sur le site :
<https://biblioteca.acropolis.org>

Photo générée par l'IA

© Nouvelle Acropole



L'enseignement du Bouddha sur la taille des atomes

José Carlos FERNANDEZ

Directeur de Nouvelle Acropole Portugal

À travers une lecture symbolique et scientifique des textes anciens, cet article explore l'étonnante précision des connaissances atomiques dans l'Inde védique. Le Bouddha, les Rishis et les sages du passé y apparaissent comme des maîtres d'une science intérieure oubliée. Un pont s'esquisse entre sagesse millénaire et découvertes scientifiques modernes.

« Je vais mesurer pour toi combien d'atomes du soleil se trouvent aux extrémités d'un *yojana* (1). » Puis, avec promptitude et habileté, le Petit Prince expliqua le nombre total d'atomes réels. Vishvamitra l'entendit avec stupéfaction et dit, regardant l'enfant droit dans les yeux : « Tu es le Maître de tes maîtres ; c'est toi, et non moi, qui es un gourou. Oh, je t'adore, doux Prince ! »

À la lecture de ce fragment du célèbre poème d'Edwin Arnold, *Lumière d'Asie*, consacré au Bouddha (2), nous pensons que la mesure qu'il donne des « atomes du soleil » — et des puissances de dix que les mathématiques

appellent « grands nombres » et l'hindouisme ancien « lotus » — est symbolique, ou qu'en fin de compte toute la connaissance de l'Inde ancienne repose sur d'étranges superstitions.

On reste stupéfait à la lecture de l'ouvrage du mathématicien, théologien et poète védique Subhash Kak (3) dans lequel il démontre, à partir d'un commentaire des Véadas du X^e siècle, que les brahmanes — ou du moins l'auteur du texte, Bhatta Bhāskara — connaissaient la vitesse de la lumière avec une précision étonnante.

D'où tenaient-ils ces connaissances, avec quelles méthodologies ?

La distance d'un *yojana* calculé en atomes alignés

Dans son livre *Nombres remarquables*, le mathématicien Lamberto García del Cid (4) nous parle du nombre 108 470 495 616 000 et affirme que c'est avec ce nombre que Siddhartha Gautama, le futur Bouddha (car il était encore enfant), répond à la question du mathématicien Arjuna : combien d'atomes alignés forment un *yojana* (la distance parcourue par l'armée royale en une journée, estimée à environ 14,6 km). Il ne le dit pas, mais le texte sur lequel il s'appuie appartient au *Lalita Vistara Sutra*, l'un des grands classiques de la tradition mahayana sur la vie du Bouddha. Ce qui est surprenant, c'est qu'en faisant le calcul (en divisant un *yojana*, 14,6 km, par le nombre indiqué par le Bouddha, 108 470 495 616 000), on obtient une mesure de $1,34 \times 10^{-10}$ mètre, soit 1,34 angström (5). Or, selon notre communauté scientifique, la mesure d'un atome d'hydrogène (« un atome du soleil ») est d'environ 1×10^{-10} mètre, soit 1 angström. Cela signifie que ce nombre d'atomes alignés nous donne effectivement la distance d'un *yojana* !

Quelle connaissance admirable et inexplicable !

La mesure du *Paramanu* équivalent à celle du noyau atomique ?

Il est tout aussi étonnant, en lisant le Vishnu Purana, de voir que le terme utilisé pour désigner l'unité indivisible, ou atome, *Paramanu*, mesure $1,5 \times 10^{-15}$ mètres, tandis que la mesure du noyau atomique est précisément – selon la physique nucléaire actuelle – de $1,7 \times 10^{-15}$ mètres. Autrement dit, il s'agit d'une mesure, comme la précédente, presque identique.

Le sage parfait

Quels instruments la science védique utilisait-elle ? Était-ce la vision intérieure, comme on nous le dit des Rishis, avec laquelle ils

examinaient le fonctionnement interne, non seulement de la matière, mais de tout sujet qu'ils souhaitaient étudier ?

Est-ce ainsi qu'est née la *Doctrine Secrète*, que commente Helena Petrovna Blavatsky, synthèse ultime de toutes les connaissances accessibles à l'esprit humain et compilée en milliers de volumes dans des bibliothèques cachées dans des cryptes souterraines ?

Rappelons-nous les expériences de ce type menées par Annie Besant et Leadbeater (6), reflétées dans leur ouvrage *Chimie occulte* en 1908. Ces personnages étaient des disciples, loin d'être des sages parfaits, et nous imaginons donc que leur vision intérieure n'était pas parfaitement précise. Le sage parfait est celui qui est, comme le dit le texte mystique de la *Voix du Silence*, issu du bouddhisme Vajrayana :

« Il se dresse comme une colonne blanche vers l'Occident, et sur son visage le soleil naissant de la pensée éternelle déverse ses premières et plus glorieuses ondes. Son mental, **elle** une mer calme et sans rivage, s'étend à travers l'espace sans limites. Dans sa puissante main droite, il tient la vie et la mort ».

Il est aussi celui qui « aide la Nature et travaille avec elle, et la Nature le considère comme l'un de ses créateurs et lui obéit. Et, devant lui, elle ouvrira toutes grandes les portes de ses recoins secrets et révèlera à ses yeux les trésors cachés dans les profondeurs mêmes de son sein pur et virginal. Elle ne révèle ses trésors, non contaminés par la main de la matière, qu'à l'œil de l'Esprit, un œil qui ne se ferme jamais et pour lequel aucun voile ne subsiste dans tous ses royaumes. »

Les théosophes mystiques auraient-ils influencé les scientifiques ?

Francis Aston (1877-1945), découvreur des isotopes, travailla sur le néon, ce qui lui valut le prix Nobel de chimie en 1922.

Il le fit en étudiant avec avidité ce livre de la *Chimie occulte*, qui explorait la vision intra-atomique par des méthodes de clairvoyance. Il l'affirma lui-même, dans ses premières interviews et articles, mais on lui recommanda plus tard, s'il voulait recevoir le prix Nobel, de ne pas mentionner qu'il avait suivi pas à pas les instructions des théosophes mystiques, considérés comme inacceptables, afin d'éviter les interférences perturbatrices. Cette nouvelle Inquisition, avec ses nouvelles messes, dressa des murs de feu, son « VADE RETRO ALCHIMIE ! » (où, soit dit en passant, de nombreux scientifiques martyrs du XX^e siècle ont brûlé, sinon leur chair, du moins leur prestige et leur carrière).

Mais peu importe ; la vérité est comme l'or parmi les autres métaux, elle est pure, immuable, elle reste identique à elle-même tandis que tout le reste se réduit en poussière. Elle est plus puissante que toutes les formes mentales dessinées par l'imagination, car elle est indestructible et trouve toujours des paladins qui, unis à sa foudre, ne craignent rien... et ainsi la science progresse et l'âme humaine grandit, siècle après siècle, millénaire après millénaire. Et ceux qui attaquent aujourd'hui défendront demain ces vérités, car telle est l'évolution de la science et l'éveil de la conscience. ■

(1) Yojana est une unité de mesure de distance utilisée dans l'ancienne Inde pendant la période védique.

(2) Le poème *Lumière de l'Asie* d'Edwin Arnold est une œuvre épique qui relate la vie et l'époque du prince Siddhartha Gautama, devenu le Bouddha après avoir atteint l'éveil. Il s'agit d'une œuvre majeure qui a touché de nombreuses personnes, y compris Mahatma Gandhi, qui a trouvé le livre très intéressant. Le poème est une tentative de dépeindre la légende du Bouddha et sa philosophie. Il est disponible en français, traduit de l'anglais par L. Sorg.

(3) Lire l'article : *La vitesse de la lumière dans la cosmologie puranique* https://www.researchgate.net/publication/2179548_The_Speed_of_Light_and_Puranic_Cosmology

(4) Le livre *Nombres remarquables : Le 0, le 666 et autres étrangetés numériques* de Lamberto García del Cid, explore divers types de nombres, mettant en lumière leurs particularités. Il a été publié en français, avec une édition datant de 2013.

(5) L'ångström (symbole Å) est une ancienne unité de mesure de longueur, valant 10^{-10} mètre. Il était principalement utilisé pour mesurer les longueurs d'onde de la lumière et les dimensions atomiques. Il est également égal à un dix millième de micromètre. De nos jours, l'ångström est moins courant, la nanomètre étant plus fréquemment utilisée pour les mesures similaires.

(6) Dirigeants de la Société théosophique au début du XX^e siècle

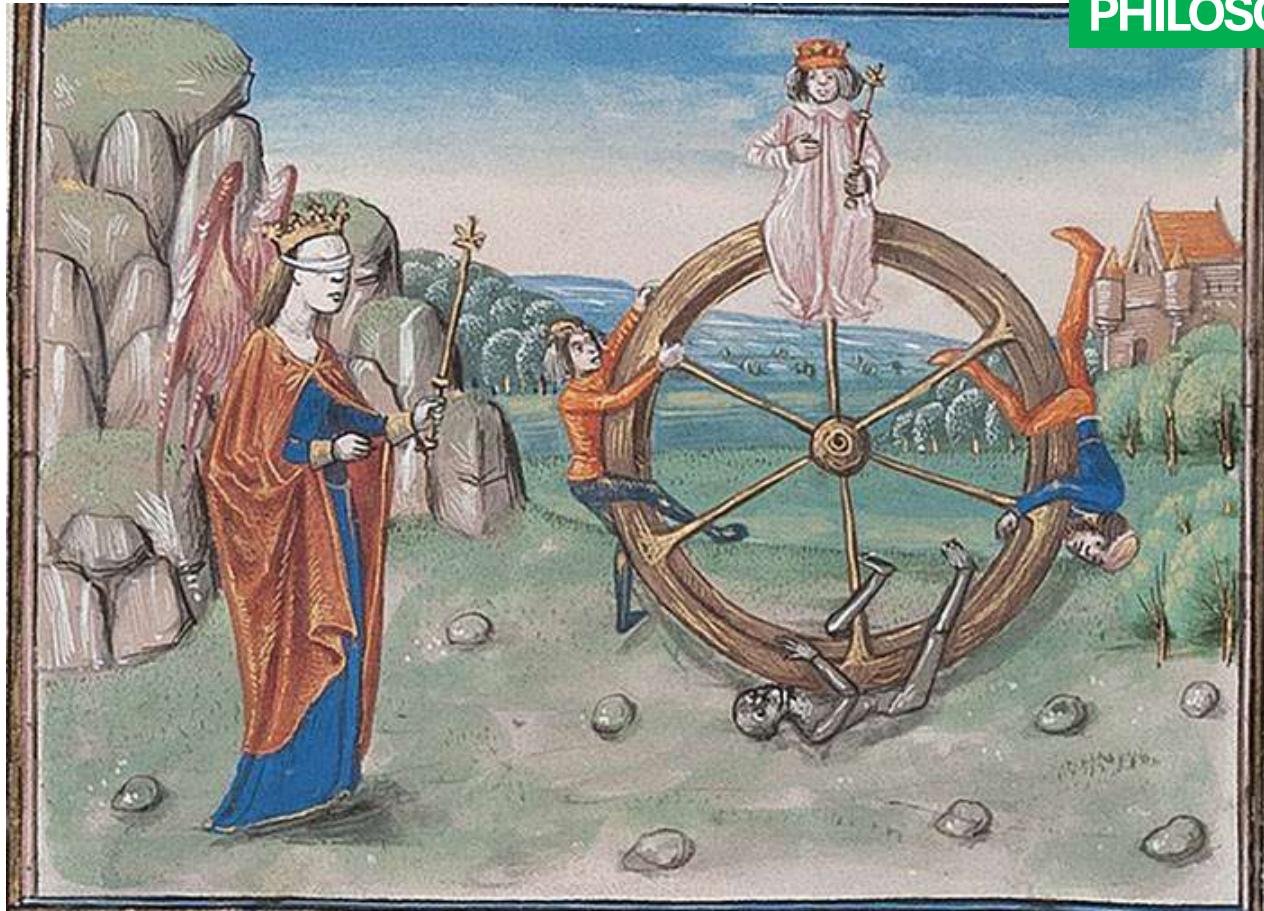
Photo : Adobe.stock.com N°1017442017

Article traduit par Michèle Morize

Article extrait du site espagnol :

<https://biblioteca.acropolis.org>

© Nouvelle Acropole



Boèce et la consolation de la philosophie dans des temps mouvementés

Adhiyan JEEVATHOL

Nouvelle Acropole Royaume-Uni

L'adage « L'homme est un animal rationnel » est devenu, ces derniers temps, de plus en plus comique. Notre politique ressemble toujours plus à un théâtre d'inepties grandiloquentes, tandis que le monde s'enfonce davantage dans l'absurdité.

Même dans notre vie personnelle, nous ne trouvons guère de répit, car bon nombre des marqueurs de la réussite ordinaire, tels que fonder une famille, posséder une maison et avoir un emploi stable, semblent davantage échapper à notre contrôle qu'auparavant. Où pourrions-nous alors chercher alors le bonheur et le contentement ?

Anicius Manlius Severinus Boethius (vers 480-524 après J.-C.), plus connu sous le nom de Boèce, est une figure qui nous est très utile

pour répondre à cette question. Né après l'effondrement de la civilisation romaine dans une famille aristocratique, il est devenu un erudit qui a traduit une grande partie des œuvres de Platon et d'Aristote en latin, ainsi qu'un homme d'État qui tenta de civiliser le roi ostrogoth Théodoric. Ce dernier fut la cause de sa chute, car le roi paranoïaque soupçonna Boèce, après une vie passée dans l'administration publique, de malversations et le condamna à mort sans tarder.

Consolation de la philosophie

C'est en détention, en attendant son exécution, que Boèce composa son grand ouvrage *Consolation de la philosophie*, qui continue de fasciner les étudiants en philosophie comme ceux en littérature.

« Pour ma part, j'ai été séparé de mes biens, dépouillé de mes fonctions, terni dans ma réputation et puni pour les services que j'ai rendus... C'est ce qui alimente mon cri de lamentation ». C'est ainsi que notre philosophe opprimé ouvre la première partie des *Consolations*, désespérant de la situation difficile dans laquelle il se trouve en prison, alors qu'il est dans l'attente de sa mort sous la torture.

Mais au travers de ses larmes, Boèce aperçoit une figure aux « yeux brillants » et à l'« énergie infatigable ». Il la reconnaît comme Dame Philosophie qui, voyant l'un de ses disciples dans le désarroi, entreprend de consoler Boèce en lui expliquant, avec son calme majestueux et sa douce raison, la finalité véritable de la vie de l'être humain.

« Dans votre état d'esprit actuel, vous n'êtes pas encore en mesure d'affronter les remèdes les plus violents. Pour le moment, je vais donc en appliquer de plus doux, afin que les boursouflures dures où les émotions se sont accumulées puissent s'attendrir sous un attouchement plus chaleureux, et soient prêtes à supporter l'application d'un traitement plus pénible ».

Le rôle de la Fortune dans le bonheur de Boèce

En procédant avec des « remèdes » plus doux, Dame Philosophie diagnostique d'abord la cause de la maladie de Boèce. « Vous avez oublié votre propre identité », dit-elle. Comment cela se fait-il ? Parce que son bonheur est devenu tributaire de sa richesse, de sa réputation, de sa carrière et de sa renommée. Tout cela est sous le contrôle de la Fortune, qui donne ou reprend ces cadeaux selon son

caprice.

Ainsi, Boèce s'est trouvé désorienté et désespéré lorsque la Fortune a décidé de les lui retirer. Mais, demande Dame Philosophie, puisque c'est dans la nature de la Fortune d'être capricieuse, pourquoi se plaindre si elle agit ainsi ? Et les sages seraient-ils si dépendants de ses faveurs alors qu'elles sont si éphémères ? Mais « supposons que les dons de la Fortune ne soient pas transitoires et éphémères », propose Dame Philosophie, « qu'y a-t-il en eux que vous ne puissiez jamais posséder, ou qui, lorsqu'on les examine et qu'on les médite, ne soient pas vulgaires ? ».

Les personnes qui amassent des richesses cherchent en partie à être autosuffisantes et indépendantes, mais cet objectif est mis à mal par la protection extérieure dont elles ont besoin afin de préserver leur opulence. En outre, les objets que l'on peut acheter avec des richesses, comme les bijoux et les beaux vêtements, ne confèrent aucune vertu supplémentaire à leur propriétaire. Croire que la gloire réside dans la possession de biens inertes dévalorise l'homme en le rabaisant au-dessous du niveau des bêtes.

« Car si tout bien appartenant à un individu a vraiment plus de valeur que la personne à laquelle il appartient, alors, selon vos propres calculs, vous les hommes, vous vous placeriez au-dessous des choses les plus vulgaires quand vous les déclarez être vos biens »

La notoriété est aussi l'un des faux biens de la fortune. Quelle que soit notre renommée, il y aura toujours des limites spatiales et temporelles à ceux qui nous connaissent, et a fortiori à ceux qui nous louent. À un moment ou à un autre sur ces échelles, nous serons relégués dans l'oubli, soulignant ainsi la trivialité de cette recherche. En outre, même la notoriété acquise au mérite ne devrait pas retenir l'attention du philosophe, qui, au contraire, « mesure sa valeur non pas à l'aune des commérages, mais à la lumière de la vérité de la connaissance de soi ».

La précarité du pouvoir

On pourrait en dire autant du pouvoir politique. Quel que soit le pouvoir dont nous disposons, il sera toujours limité. Même si nous dominions le monde entier, nous pourrions toujours mourir de la piqûre d'un insecte. De quel genre de pouvoir s'agit-il lorsqu'une si humble créature peut nous en priver ? Cette précarité fait que les détenteurs du pouvoir vivent souvent dans un état de paranoïa de peur de perdre leur pouvoir. Même ceux qui renoncent au pouvoir ne peuvent échapper à l'emprise de ses conséquences.

Voyez Sénèque, explique Dame Philosophie, qui a tenté d'échapper à sa position de pouvoir en confiant ses richesses à Néron, mais qui n'a pourtant pas pu se soustraire à son exécution. De plus, comme nous pouvons le constater aujourd'hui, les hautes fonctions affichent souvent l'indignité de ceux qui les occupent.

Nous devons donc nous rappeler que le pouvoir « ne confère pas de grandeur aux vertus, mais que la vertu confère de la grandeur aux plus hautes fonctions ». Ainsi, le seul pouvoir qui soit digne d'être recherché est le pouvoir sur soi-même.

C'est pourquoi, lorsque les sages sont confrontés à l'infortune, ils ne la dédaignent pas, car elle leur donne « l'occasion de donner corps à leur sagesse... »

La vertu (*virtus*) est ainsi nommée parce qu'elle repose sur la force (*vires*) de ne pas se laisser vaincre par l'adversité ». Ainsi, les difficultés ne doivent pas seulement être tolérées, mais accueillies par le sage comme une occasion de pratiquer la vertu. En outre, le rappel par la Fortune du caractère misérable des biens mortels nous donne également une opportunité de redécouvrir le véritable bien dans lequel réside le bonheur.

Qu'est-ce que le vrai bonheur ?

Dame Philosophie définit le vrai bonheur

comme la perfection qui englobe tous les biens en elle-même. Ce bien véritable contient toutes les choses que les gens recherchent lorsqu'ils pourchassent les faux biens.

Par exemple, les gens pourchassent la richesse en pensant qu'elle les rendra libres ou ils cherchent à être rois pour être puissants. Cependant, comme le souligne Dame Philosophie, le bien véritable et parfait ne se trouve pas dans le monde sensible, mais dans le monde éternel de la divinité, « car rien de meilleur que Dieu ne peut être imaginé ». Par conséquent, lorsque nous atteignons le bonheur parfait, nous partageons la divinité de Dieu et, dans ce partage de la divinité, nous satisfaisons le besoin intime et humain de s'unir à quelque chose de plus grand que nous-mêmes.

Par conséquent, ceux qui sont vraiment heureux sont ceux qui poursuivent Dieu par la prière, la contemplation des choses éternelles et la culture des vertus.

Prendre de la hauteur

Que devons-nous comprendre de cette philosophie ?

À l'instar de notre époque, Boèce a vécu pendant une période de déclin économique, intellectuel et culturel. Sa *Consolation* nous montre l'attitude intérieure d'un véritable philosophe face à une telle adversité. C'est-à-dire qu'en utilisant leurs pouvoirs de raisonnement et d'imagination, les sages sont capables d'envisager les difficultés présentes dans le contexte d'un plus grand ensemble, en élargissant leur champ de vision dans l'espace et dans le temps, et ce faisant, ils sont capables d'accéder et de s'identifier à la beauté et au mystère de l'univers dans son ensemble.

Les religieux peuvent appeler ce tout « Dieu », tandis que d'autres peuvent utiliser d'autres noms, mais en nous unifiant avec lui, nous franchissons les murs de la prison du moi fini.

Ce faisant, les difficultés actuelles, voire toute une vie de souffrance, peuvent être perçues comme un moment passager qu'il s'agira simplement de traverser.

Le vrai pouvoir : culture de la vertu et de la contemplation

En outre, une telle perspective nous donnera, comme pour Dame Philosophie, la pondération, le courage et la clarté nécessaires pour savoir ce qui doit être valorisé parmi les choses éphémères de la vie quotidienne.

Cette contemplation de Dieu, que nous pouvons également considérer comme la Nature ou nos Idéaux, conjuguée à la vie active dans la vertu, a le pouvoir de nous donner la dignité et le contentement intérieur pour naviguer à travers notre époque.

Dans une telle vie, le pouvoir ne provient pas de l'objectif impossible d'essayer de contrôler les choses extérieures, mais de la maîtrise de soi par la culture de la vertu et de la contemplation. Cependant, une telle vie n'est pas facile. Dame Philosophie nous rappelle que « ceux d'entre vous qui sont en voie d'atteindre la vertu n'ont pas parcouru ce sentier simplement pour se vautrer dans le luxe ou pour se languir dans les plaisirs ».

Cette remarque semble tout à fait pertinente pour notre époque.

De nos jours, nombreux sont ceux qui se sentent impuissants face aux injustices du monde, qu'elles soient personnelles ou politiques. Mais nous devons nous rappeler que c'est ce qu'a dû ressentir Boèce lorsqu'il a été condamné à mort. Pourtant, c'est son nom et sa sagesse qui ont brillé dans les âges futurs, tandis que son oppresseur est depuis longtemps tombé dans l'oubli.

De même, nous devons, à notre époque, tourner notre regard vers notre intériorité pour nous fortifier contre l'adversité ; éléver notre regard jusqu'à nos idéaux et nous battre pour être la personne que Dame Philosophie nous réclame d'être afin d'offrir une douce et chaleureuse lueur d'espoir à ceux qui viendront après nous. ■

Photo : Christine de Pizan.Roue de la Fortune.Épitre d'Othea.7 sacrements de l'Église.1455 au Manoir Waddesdon

Article traduit de la revue de Nouvelle Acropole Royaume-Uni par Florent Couturier-Briois

© Nouvelle Acropole

#19 Éviter les prises de bec



Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

« Celui qui se tait le premier dans une dispute est le plus digne de louanges. »

Proverbe hébreu

Peut-on éviter les altercations ? La philosophie nous suggère de nous préparer à vivre quotidiennement des obstacles pour mieux les vivre, s'ils arrivent.

Il est des jours sans. Tout avait bien démarré et voilà que l'on s'embrouille avec un collègue qui nous agace ou avec son fils qui n'a toujours pas rangé sa chambre. Le ton monte et la discussion tourne court en nous laissant un goût amer. Mais pourquoi en arrivons-nous, malgré nous, à des altercations et des paroles qui dépassent notre pensée et empoisonnent nos relations ? Souvent avec les mêmes personnes d'ailleurs. On dirait que nous nous laissons surprendre à chaque fois et que nos bonnes résolutions semblent sans effet. Comment y remédier ?

Préparer sa pensée

Ce type de situations devait arriver aussi à l'empereur romain Marc Aurèle. Dans ses *Pensées pour moi-même*, on peut lire un exercice qu'il se donne pour éviter cela : celui de la « préméditation des maux ». Il s'agit d'une pratique stoïcienne qui vise à anticiper mentalement les défis et épreuves de la journée afin de s'y préparer.

Marc Aurèle suggère de réfléchir chaque jour, avant de commencer la journée, aux possibles difficultés ou contrariétés que l'on pourrait rencontrer : critiques, retards ou comportements désagréables des uns ou des autres. L'idée

n'est pas de devenir pessimiste, mais de se préparer mentalement.

Les contradictions intérieures

Voici l'exercice qu'il se proposait à lui-même : « Lorsque tu te lèves le matin, dis-toi : les êtres humains avec qui je vais avoir affaire aujourd'hui seront ingrats, insolents, déloyaux, envieux et méchants. Mais ils sont comme cela parce qu'ils ne connaissent pas le bien et le mal. »

En fait, il nous invite à ne pas prendre les choses pour nous-mêmes, mais plutôt à considérer ces comportements comme des manifestations des contradictions intérieures de nos interlocuteurs, et non comme des attaques personnelles.

En envisageant ces difficultés à l'avance, on peut les dédramatiser et se rappeler qu'elles font partie de la condition humaine. Cette préparation mentale permet d'aborder les problèmes avec plus de calme, car ils ne nous prendront pas par surprise. Ceci nous aidera à rester maître de nos émotions, en ne laissant pas les actions des autres affecter notre bonne humeur. ■

Photo générée par l'IA

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

SOMMAIRE

Septembre 2025 n°374

2 ÉDITORIAL
Oser la résistance spirituelle !



10 PHILOSOPHIE
Ulysse et la responsabilité

12 SCIENCES
L'enseignement du Bouddha sur la taille des atomes

15 PHILOSOPHIE
Boée et la consolation de la philosophie dans des temps mouvementés



4 PHILOSOPHIE
Montesquieu, philosophe de la moderation et de l'équilibre



8 SCIENCES HUMAINES
Symbolisme de l'île

19 PRATIQUES PHILOSOPHIQUES
19 Éviter les priées de bec

Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral
D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche
www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris
Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>
secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes contenus dans cette revue,
doit mentionner le nom de l'auteur,
la source, et l'adresse du site :
<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :
secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Unsplash.com - © Adobe Stock.com